

Le marin illustre dont la France entière a déploré la mort, dont le monde a admiré la valeur, n'a pas seulement été un homme de guerre, mais aussi un homme de science et de travail ; c'est à ce titre surtout que nous avons voulu rendre hommage à sa mémoire¹.

Né à Abbeville le 26 juin 1827, Amédée Prosper Courbet fut reçu en 1847 à l'École polytechnique, où il sut acquérir ce fond d'instruction supérieur, mathématique, mécanique et physique, qui devait lui faciliter l'étude, aujourd'hui si complexe, des différents services de la marine. Il sortit de l'École polytechnique en 1849 avec l'un des premiers numéros de sa promotion, et entra dans la marine avec le grade d'aspirant de première classe.

Le 1^{er} décembre 1852, après avoir été nommé enseigne au choix, il fit sa première campagne sur la corvette à voiles la *Capricieuse* sous les ordres du commandant de Roquemauvel, qui prit plaisir à former son jeune élève et à lui enseigner les éléments techniques de la marine. Courbet, par son tempérament, ne semblait pas prédisposé à la carrière qu'il avait résolu d'entreprendre car à ses

débuts, il souffrait fréquemment du mal de mer, mais sa volonté triomphait de tout.

Après une première campagne, l'enseigne revint en France : travailleur acharné, il reprit le cours de ses études ; elles lui étaient si chères, qu'il s'y livra avec passion jusqu'à son dernier jour.

De la corvette la *Capricieuse*, le jeune Courbet passa sur un bâtiment de la division navale du Levant, le *Coligny*, et il séjourna quelque temps à Biarritz.

Nommé lieutenant de vaisseau en 1856, il ne tarda pas à se faire remarquer par ses aptitudes, et devint aide de camp du vice-amiral Bouët-Willaumez commandant l'escadre d'évolutions de la Méditerranée. Il passa de là sur le vaisseau-école le *Montebello* où il travailla pendant trois ans avec une ardeur sans pareille. « Toutes les questions techniques, dit son biographe, lui devinrent familières, et il fut chargé de rédiger les procès-verbaux des nombreuses expériences d'artillerie entreprises pendant les années qu'il passa à bord de ce bâtiment. Debout en même temps que les matelots, à cinq heures du matin, il ne donnait pas moins de quatorze heures par jour à son travail ; il ne prenait que juste le temps des repas et bien souvent sa lampe ne s'éteignait pas avant minuit ou une heure du matin. »

¹ Nous résumons la vie de l'amiral Courbet, d'après une biographie récemment publiée par un Ami de la famille (Giiraud et Cb, éditeurs, à Paris), et d'après les documents qui nous ont été communiqués par un des officiers qui ont servi sous ses ordres.

Capitaine de frégate en 1866, il remplit les hautes fonctions de chef d'état-major de la division cuirassée de la Manche, alors sous les ordres de l'amiral de Dompierre d'Hornoy. Courbet, pendant deux ans qu'il occupa ce poste, se signala par la rédaction des savants Rapports qu'il écrivit sur le rôle et l'avenir des navires cuirassés dans la marine.

Lorsque survint la funeste guerre de 1870, le vaillant officier fut détaché à la station navale des Antilles ; c'est avec un chagrin profond qu'il se trouva contraint de rester inactif, alors que la France avait tant besoin d'hommes de sa trempe, et que ses frères d'armes combattaient pour la défense du sol de la patrie. C'est pendant les pénibles croisières de cette époque, dans un climat peu salubre, que Courbet contracta le germe de la maladie qui devait le condamner à tant de souffrances et le conduire au tombeau.

Rentré en France en 1872, nommé capitaine de vaisseau en 1875, il fut appelé en 1874 à diriger l'école des torpilles à Boyardville. Là pendant deux années consécutives, chimiste et électricien ; il donna une impulsion très importante aux expériences et aux manœuvres relatives à ces engins qui jouent actuellement un rôle capital dans la marine contemporaine.

Sans cesse dans le service

actif, Courbet, toujours laborieux, toujours infatigable, devint en 1878 chef d'état-major de l'escadre d'évolution de la Méditerranée, encore commandée par l'amiral de Dompierre d'Hornoy ; en 1880, il fut choisi comme gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, où il mit en relief ses merveilleuses aptitudes d'administrateur et sa décision dans l'action. On le vit réprimer, avec une énergie et une promptitude rares, l'insurrection qui menaçait de s'étendre. Sa nomination au grade de contre-amiral lui arriva le 8 août 1880, à Nouméa, à son retour d'expédition.

L'amiral Courbet revint en France en 1882 ; après quelques mois de repos dans les Alpes-Maritimes, il reprit dès l'année suivante le service actif qu'il ne devait plus abandonner. Au mois d'avril 1885, on forma à Cherbourg une grande division navale, dite d'essai, comprenant tous les bâtiments du nouveau type. Courbet fut désigné pour diriger toutes les expériences. Il arbora son pavillon de commandement sur le cuirassé le *Bayard* où il séjourna jusqu'à sa mort.

C'est à ce moment que surgirent les événements du Tonkin ; quand le gouvernement eut appris la mort du capitaine de vaisseau Henri Rivière tué à la tête de ses troupes, l'amiral Courbet fut envoyé au Tonkin avec le *Bayard*. Alors commencèrent pour le vaillant marin

cette série de campagnes glorieuses, dont chaque étape allait être une nouvelle victoire. On se souvient de la prise des forteresses de Sontay si solidement défendues par une armée chinoise aguerrie, on n'a pas oublié les brillants débuts de l'expédition de Bac-Ninh.

La suite de la campagne du Tonkin ne tarda pas à être confiée à notre armée de terre, et Courbet reçut l'ordre de réunir sous son commandement tous les navires français dans les mers de l'extrême Orient.

L'amiral combine immédiatement son plan de campagne, rassemble ses cuirassés, et avec une hardiesse qu'on eût pu croire d'abord inspirée par une témérité présomptueuse, il pénètre jusqu'au fond du port de Fou-Tcheou, siège de l'arsenal de guerre le plus important de l'empire chinois. C'est dans la rivière étroite du Min, dans une passe battue par les courants, que le grand marin devait mettre à exécution un plan longtemps étudié et médité. On vit, à l'heure du combat, son escadre agir avec une vigueur inouïe, détruire en quelques heures la flotte chinoise tout culière, éteindre les feux de deux groupes de forts puissamment armés, en démolir les remparts et mettre en déroute les défenseurs qui durent fuir de toutes parts en désordre, laissant leurs canons en notre pouvoir.

« L'amiral prend tous les forts

à revers, les détruit en partie par la justesse du tir de ses navires, et sort de cette rivière où les Chinois s'étaient flattés de l'enfermer à jamais, sans perdre un vaisseau, ne laissant que des ruines sur son passage et ayant glorieusement vengé nos morts de Bac-Lé. »

Après Fou-Tcheou, le blocus de Formose, la prise de Kelung et : des Piscadores, terminaient cette campagne qui, de l'avis des hommes compétents, restera l'une des plus mémorables de notre marine, et place le nom de Courbet à côté de celui des Duguay-Trouin, des Suffren et des Duperré.

Les rares qualités que l'amiral avaient acquises, pour devenir un chef si éminent, il les devait, il le disait lui-même, à la science et au travail. Il avait étudié chacune des sciences se rapportant à l'art naval avec un soin minutieux, et il se tenait sans cesse au courant de tous les progrès accomplis. On en jugera par les faits suivants que nous empruntons à ses biographes : « Aucune des questions relatives à l'administration et à l'organisation de la flotte ne lui était étrangère ; il a donné sur chacune d'elles des conseils résultant d'une étude approfondie. Chef méthodique, il formulait ses ordres avec netteté et précision, et savait distinguer les hommes de valeur et les mettre en lumière.

« À bord, l'existence de l'amiral Courbet était régulière et

laborieuse. Il se levait à 5 heures avec les matelots, et travaillait jusqu'à 10 heures. À 10 heures, il déjeunait ; il avait fini en un quart d'heure. Il s'occupait alors des affaires de service, puis travaillait jusqu'à 5 heures pour son propre compte. C'était principalement des questions relatives à la marine et surtout aux torpilleurs dont il s'occupait. »

« S'il était exigeant pour le service, a dit, en parlant de lui, l'amiral de Dompierre d'Hornoy, n'était-il pas le premier à donner l'exemple, lui qui ne tenait compte ni de son sommeil, ni de sa santé, ni des fatigues qui usaient sa vie, quand le moindre devoir rappelait. ... Il était inflexible sur la discipline pour lui-même, comme il l'était pour les autres, et jamais militaire n'a été plus soumis, plus respectueux pour l'autorité ;... mais on s'habitua vite à sa justice, et ses équipages l'adoraient. »

Pendant les combats, l'amiral surveillait tout, et veillait à tout. Avec un courage indomptable, il savait risquer sa vie et inspirait la valeur à ses matelots. Quand les marins voyaient apparaître le *Bayard* au milieu des feux, ils se disaient tous : « L'amiral est là, nous serons vainqueurs. »

Comme les hommes de grande énergie et de grand courage, l'amiral Courbet était bon, généreux et accessible aux émotions qui viennent du cœur.

Vers la fin de la maladie dont il eut à endurer les souffrances cruelles, cinq jours avant sa mort, il ressentit momentanément quelque soulagement à ses maux ; il invita ses officiers à déjeuner sur la montagne où étaient bâtis les forts défendant les îles Piscadores. Les marins, qui l'avaient précédé, avaient dressé sur son passage des arcs de triomphe formés de feuillage et chantaient à sa louange un hymne composé par un Abbevillois. L'amiral, en arrivant, eut les yeux mouillés de larmes ; il ne chercha point à dissimuler son émotion et on l'entendit murmurer : « Sont-ils bons, mes marins ! sont-ils bons ! »

M. Doué, médecin en chef de la marine. à bord du *Bayard*, eut le triste honneur de fermer les yeux de l'amiral Courbet. On a raconté, d'après lui, les derniers moments du vainqueur de Fou-Tcheou ; c'est une page déchirante que nous reproduisons :

« Dès le 15 mai, les forces épuisées de l'amiral baissèrent plus sensiblement encore. Malgré tout, presque chaque soir, il réunissait ses officiers à la table ; et leur en faisait les honneurs avec ce calme qui ne le quittait jamais et cette bonne grâce charmante qui lui avait conquis toutes les sympathies et gagné tous les dévouements. Quant à lui, il ne pouvait manger. Les conserves qui formaient l'unique alimentation de la marine, répugnaient à son

estomac fatigué. Le lait seul eût pu lui convenir et il était impossible de s'en procurer. À peine touchait-il du bout des lèvres à la nourriture qu'on lui présentait ; sa volonté le soutenait encore.

« Le 9 juin, comme on allait se mettre à table, l'amiral pria son chef d'état-major de le suppléer pour en faire les honneurs : "Je me sens bien fatigué, dit-il, et je vais me coucher. »

« Le docteur Doué arriva aussitôt. Tout ce que la science et le dévouement peuvent inspirer pour soulager un malade, fut mis en œuvre, mais rien ne devait plus ranimer les forces disparues. Le 10 juin, profitant d'une absence de quelques minutes à laquelle M. Doué avait consenti sur ses instances, le malade se leva et put encore s'habiller.

« Lorsque le médecin : revint dans la chambre, il trouva le lit vide et n'en put croire ses yeux. L'amiral s'était traîné jusqu'à son bureau où il rédigeait des dépêches au gouvernement et des ordres pour la flotte.

« Au moment où le docteur entra, il le vit assis près de sa table de travail ; sa main affaissée venait de laisser tomber la plume que ses doigts se refusaient à tenir plus longtemps. Il fallut appeler deux hommes pour le porter jusqu'à sa chambre et le remettre au

lit. Il ne devait plus se relever.

« Le lendemain dans l'après-midi, l'aumônier du Bayard, ami particulier de l'amiral, vint le voir et resta seul avec lui. Le prêtre lui administra les derniers sacrements, que le malade reçut en pleine connaissance, avec la foi la plus vive. Puis il fit venir son secrétaire et l'entretint quelques instants.

« L'amiral Lespès, informé que les derniers moments approchaient, accourut près de son frère d'armes. Le mourant n'eut plus la force de lui tendre la main ; le docteur soutint son bras et il put ainsi donner une dernière étreinte à celui qui devait le remplacer dans le commandement de l'escadre au milieu de laquelle il avait voulu mourir. L'état-major se succédait dans l'étroite chambre où le brave marin s'éteignait doucement.

« Personne ne voulait croire à la réalité ; tous s'obstinaient à espérer un retour possible à la vie. Le docteur prit dans ses mains les mains du malade ; de temps à autre un léger mouvement indiquait que la vie ne l'avait pas abandonné ; soudain toute pression cessa. L'amiral Courbet ouvrit une dernière fois les yeux et les tourna vers le ciel comme pour dire un dernier adieu à sa famille qu'il ne devait plus revoir, à tous ces vaillants qui l'entouraient, à cette France qu'il aimait tant et pour laquelle il mourait ; il poussa un soupir et ce fut le

dernier.

« Les marins de la flotte sollicitèrent la faveur de contempler une dernière fois les traits de celui pour lequel chacun d'eux eut sans hésiter voulu mourir : " Lorsque le corps fut embaumé et placé dans le cercueil, ils furent admis à défiler devant lui. Et ces braves, qui pendant la campagne avaient tant de fois, sans frémir, vu la mort de si près, pleuraient tous comme des enfants ; on n'entendait que des sanglots, on ne voyait que des larmes, le Bayard était devenu comme un champ mortuaire au milieu duquel personne n'osait plus parler que tout bas. »

La douleur des marins du Bayard a trouvé son écho dans tous nos cœurs, et quand le cercueil du vainqueur de Fou-Tcheou a traversé le pays depuis le port des Salins d'Hyères jusqu'à Abbeville, en passant par Paris, plus d'une larme a mouillé des yeux émus.

L'amiral, en revenant dans sa ville natale, après avoir donné sa vie à la France, nous aura montré comment on s'élève par le travail, comment on accomplit son devoir, et comment on doit savoir mourir pour sa patrie.

Nous lui devons Une reconnaissance éternelle, parce que les victoires auxquelles il a su conduire sa vaillante armée, nous permettent désormais d'envisager l'avenir avec moins

d'appréhensions, et plus de confiance en nous-mêmes.